

Les jardins agroforestiers Chagga du Kilimanjaro

Les pentes sud et est de l'impressionnant massif du Kilimanjaro en Tanzanie, apparaissent au premier regard couvertes de forêt. La plaine qui le borde présente de nos jours un paysage de parc arboré composé de champs ouverts piquetés d'arbres. Ces derniers sont en fait les reliquats volontairement maintenus d'une ancienne forêt sèche. Les Chaggas, premiers et principaux habitants de la région, avaient l'habitude, jusqu'à la première moitié du XX^e siècle, de l'utiliser pour des cultures annuelles dans la zone de piedmont et, au delà, comme pâturage pour l'élevage extensif. Capitalisés principalement par les chefs (mangi) ou les notables, les bovins et les caprins servaient de monnaie d'échange aussi bien à l'intérieur du pays chagga qu'avec les peuples voisins. Cette conversion progressive du paysage des basses terres est consécutive à un changement de statut de ces espaces intervenu dans les années 1950 et qui faisait suite à celui intervenu dès les années 1920-1930 avec l'adoption du café dans les hautes terres situées entre le piedmont et environ 1800 m d'altitude.

Une juxtaposition serrée de jardins

Il suffit en effet d'emprunter les quelques routes grimpant à flanc de montagne pour découvrir que la « forêt » que nous croyions voir d'en bas est en fait une juxtaposition serrée de jardins, la plupart ne dépassant pas

un hectare, composés d'une succession d'au moins quatre strates de végétation complantées sur une même parcelle : au plus bas, des tubercules et des condiments, puis les caféiers, ensuite, des bananiers, enfin, les grands arbres d'ombrage et fourragers (*Albizia* principalement). Ils contiennent toujours une habitation, où réside l'unité familiale exploitante. Au delà et jusqu'à la lande d'altitude, se trouve la 'forêt' au sens classique, celle du parc national, protégé mais aussi exploité pour son bois par les services forestiers de l'Etat qui opèrent des replantations.

Aucune de ces formations forestières n'est donc entièrement naturelle, chacune est à des degrés divers anthropisée et a une histoire, plus ou moins ancienne. Arrêtons nous à celle de ces jardins agroforestiers à café que les chaggas appellent *vi hamba* (sing. *Ki hamba*), de statut et de fonction bien différenciés des champs de cultures annuelles, *shamba*, situés dans les basses terres. Leur intérêt est double :

- loin d'être 'traditionnels' ils sont le résultat d'une adaptation relativement récente à l'introduction d'une nouvelle culture, le café.
- le *ki hamba* est une innovation d'ordre au moins autant socio politique qu'agro écologique et la tendance recherchée à l'auto reproduction dans la durée de l'agro-écosystème 'jardin' font de cet objet, en même temps qu'un patrimoine lignager, un vecteur de la reproduction sociale.

La réinvention du *ki hamba*

À la fin du XIX^e siècle et jusque dans les années 1920 l'occupation et l'usage des terres sont liés à une certaine forme d'organisation socio politique. De nombreuses chefferies indépendantes mais fonctionnant sur le même modèle occupent des bandes territoriales s'étagant de 1800 m d'altitude aux plaines des terres basses situées aux environs de 700 m en passant par une zone intermédiaire de piedmont. Seules les terres hautes (*m'ndeni*), entre 1300 m et 1800 m, sont habitées. D'après les descriptions des premiers voyageurs, on y trouve une mosaïque de jardins et de bois partiellement défrichés. Les premiers se caractérisent, outre la présence d'habitations, par des bosquets de bananiers associés à des tubercules. Les seconds sont utilisés pour le bois, le fourrage arboré ou comme espace de pâture journalier, voire, pour des cultures saisonnières. Cette catégorie de terres interstitielles (*ki shamba*) est allouée de façon temporaire par les Mangi alors que les jardins, de statut *ki hamba* dès lors qu'ils ont été hérités une fois, relèvent du domaine lignager. Les basses terres (*nuka*) sont entièrement sous le contrôle des chefferies qui en allouent annuellement des parcelles pour les cultures céréalières et utilisent le restant comme espace pastoral pour leurs troupeaux.

Introduit au début du XX^e siècle par les colons allemands, le café n'est adopté par les chaggas qu'à partir de 1920 sous protectorat britannique. Au lieu d'être planté dans des champs spécifiques comme l'avaient fait dans la zone de piedmont les colons, le café est complanté avec les bananiers dans les jardins *vi hamba* auxquels on va progressivement ajouter les grands arbres d'ombrage, à bois de feu ou de construction ainsi qu'une grande diversité d'autres pérennes à usage fourrager ou médicinal. Cette innovation culturelle concernant le café traduit avant tout une transformation sociale et politique. Ainsi associé, via le jardin, à la seule sphère domestique-lignagère, la production de café échappe au contrôle de la chefferie. La richesse, qui s'évaluait en têtes de bétail devient monétaire et est générée par le café. Le contrôle du grand troupeau va être remplacé par celui de la coopérative de café (la première d'Afrique) dont la chefferie, entre temps unifiée, va prendre le contrôle. Le développement des jardins agroforestiers à café correspond à la fin d'un système politique basé sur le contrôle de certaines ressources. Cette transformation est confirmée après guerre par le passage dans la sphère domestique d'une grande partie des anciennes terres basses au contrôle desquelles la chefferie renonce officiellement au début des années 1950.

Pérennisation du système de culture et de reproduction sociale

Autre point remarquable, cette quasi révolution socio-environnementale, a consisté non seulement à explorer empiriquement la viabilité de nouvelles associations entre fonctions éco systémiques et ressources mais aussi de faire en sorte qu'elles s'articulent avec la reproduction du nouveau système social et politique afin d'assurer la pérennité du socio écosystème dans son ensemble.

Les jardins chagga constituent un système combinant des ressources et fonctions forestières avec des pratiques agricoles *stricto sensu*. Du bétail surtout bovin élevé en stabulation fournit la fumure utilisée pour

les bananiers et le café. Les arbres fournissent des produits (bois, fruits, produits médicinaux, fourrage) et des services agro écologiques (ombre, humidité et enrichissement du sol, régulation des flux d'eau souterraine, fonction anti érosion). Il est à noter que les arbres ne demandent qu'un apport minime en travail. De façon plus générale, ce système d'exploitation des ressources vise à minimiser les temps de travaux au détriment de la recherche de rendements optimaux mais mise sur la diversité des produits et des services pour réduire les risques, climatiques ou de marché. Compte tenu du temps de croissance de ses composantes pérennes, un jardin n'est mature qu'au bout d'une trentaine d'années.

Le fait qu'un jardin mature devienne patrimoine inaliénable dès lors qu'il a été hérité au moins une fois est à rapprocher de ces propriétés agro écologiques des jardins. Hériter d'un *ki hamba* mature c'est hériter bien plus que d'une 'terre', d'un système de production pérenne et immédiatement opérationnel.

On constate en outre une tendance à l'ajustement entre-temps des composantes naturelles des jardins et temps sociaux. Cet ajustement consiste à faire concorder durabilité de l'agro système (plantes pérennes et leurs fonctions agro écologiques) et continuité intergénérationnelle. Celle-ci est assurée institutionnellement par la patrimonialisation lignagère du *ki hamba* exprimée par les règles d'héritage et hautement réaffirmée lors de l'introduction du café dans les seuls jardins. Le *ki hamba* est inaliénable et s'il peut, faute d'héritier en ligne directe, passer à un neveu, le collectif lignager est explicitement pensé ici en terme de succession des générations. Les informateurs le présentaient comme l'expression d'une éthique chagga : non seulement un jardin est fait pour être transmis, mais il doit l'être enrichi de nouveaux éléments. Si on ajoute enfin, qu'un jardin mature composé de vieux arbres est réputé socialement valorisant et que cette valorisation correspond à la transmission le long des lignées aînées des plus vieux jardins, on vérifie que ce qui se reproduit via la transmission des *vi hamba* est autant d'ordre socio symbolique qu'agro-écologique.

Auteur : **François Verdeaux**



Qu'est-ce qu'une forêt ?

Les habitants
de la forêt

Représentations,
usages, pratiques

Politiques et
dynamiques forestières

Coordination générale :
Catherine Fontaine

Conseillers scientifiques :
Geneviève Michon
Bernard Moizo

Conception graphique :
Pascal Steichen



Année internationale
des forêts 2011
Des forêts pour les hommes

Des forêts et des hommes



Nature menacée ou forêt des hommes ? : Pour une lecture humaniste des forêts

Après 2010 - Année Internationale de la Biodiversité, l'ONU a proclamé 2011 Année internationale des forêts.

Cette initiative montre combien les forêts sont devenues l'objet de l'attention du monde entier et pas seulement des pays qui les habitent. L'enjeu forestier est mondial : les forêts couvrent un tiers de la surface du globe et abritent près des deux tiers des espèces animales et végétales recensées ; leur rôle est essentiel dans la régulation du climat ou dans l'atténuation des impacts du changement climatique. Malgré les recommandations successives pour une meilleure gestion des forêts menacées (Rio 1992, Nagoya 2010), les forêts tropicales et boréales continuent à perdre du terrain alors que les forêts d'Europe progressent, mais parfois aux dépens de paysages agricoles centenaires.

Nature menacée ou forêt des hommes ? >>

Contact auteurs :

Geneviève Michon

Bernard Moizo

Liens utiles

Texte intégral en
PDF

